Comment l'écriture épistolaire permet-elle de réfléchir à son identité ?

4/5 Construire son identité

Il s'agit ici de la suite de la précédente lettre de Nancy Huston (texte 3 p. 18). Elle fait part de son expérience d'exilée et des différentes étapes par lesquelles tout expatrié passe durant ce périple.

Paris, le 16 novembre 1984

On est étonné – et fier – de l'aisance avec laquelle on arrive à absorber une telle quantité d'informations. Ensuite – en général peu de temps après la naturalisation, c'est-à-dire que l'exil a pris une forme moins poétique, plus concrète, lourde, institutionnelle –, il y a un retour en force du refoulé (ce serait ma « phase » actuelle). On se souvient soudain de tout ce qu'on a abandonné, du caractère irrévocable de la perte et de l'appauvrissement inévitable qu'elle entraîne. Le pays d'adoption, d'un paradis apprivoisé, se transforme subitement en prison. On n'en voit plus que les défauts. Ses citoyens vous semblent des caricatures d'êtres humains, dont les seuls modèles authentiques se trouvent dans votre pays natal... Toujours selon M., cette deuxième phase cède le pas à son tour à une troisième, à laquelle il donne le nom de « désespoir serein ». Cela consiste à savoir qu'on ne sera jamais parfaitement assimilé à son pays d'adoption et jamais non plus dans un rapport d'harmonieuse évidence avec son pays d'origine. Ce savoir fait désormais partie de votre être même ; vous l'acceptez avec lucidité, en philosophe.



Bernard Chevalier, *Autoportrait fragmenté*, 2006.

Pour ce qui me concerne, n'ayant pas encore atteint le troisième stade, j'en comprends mieux pour l'instant le désespoir que la sérénité. Comme j'aspire à l'amnésie[1] de Rimbaud ! Si seulement je pouvais *oublier* l'un de mes deux passés !... J'avais parlé dans une lettre déjà ancienne de mon « analphabétisme », du fait que ni mon français ni mon anglais ne coulent de source. Mais c'est pareil pour tout le reste, et l'exil veut dire cela : toute notre vie, où que nous allions sur la surface de la planète, serait-ce l'endroit où nous sommes nées, on nous demandera des comptes sur notre ailleurs en nous posant la question : « D'où venez-vous ? »

Nancy Huston et Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes, Histoires d'exil*, © Éditions Barrault, 1986.

1. Capacité à oublier son passé pour vivre une autre vie.

Je découvre le texte

1. Quelles sont les différentes étapes de la construction de l'identité que relate la narratrice ?
2. Pourquoi Nancy Huston aspire-t-elle à « l'amnésie de Rimbaud » (► l. 30) ? Relevez le lexique qui permet de l'expliquer.
3. Dans quelles situations pose-t-on la question « d'où venez-vous ? ». Faites la liste des situations possibles.

5/5 Échapper à sa dualité

Dans cette lettre, Leïla Sebbar fait part de sa vision de la construction de son identité entre deux pays qu'elle apprécie.

Paris, 11 décembre 1984

Nancy,

Tu dis dans ta dernière lettre que jusqu'ici, c'est-à-dire depuis un an et demi, tu n'as pas parlé d'exil, que tout ce que tu as écrit est mensonger (nous en parlerons, si tu le veux bien, en tête à tête)... Et moi, il me semble que je suis en train de perdre mon territoire, ma terre, l'exil... Que ferais-je hors exil, désertant ce qui me fonde depuis le premier jour de ma vie ? Heureusement, grâce à un voyage à Marseille, j'ai la certitude – parce qu'il était question là-bas, ce soir-là, de cultures croisées – que je n'échapperai pas à la division biologique d'où je suis née. Rien, je le sais, ne préviendra jamais, n'abolira la rupture première, essentielle : mon père arabe, ma mère française ; mon père musulman, ma mère chrétienne ; mon père citadin d'une ville maritime, ma mère terrienne de l'intérieur de la France... Je me tiens au croisement, en déséquilibre constant, par peur de la folie et du reniement si je suis de ce côté-là ou de ce côté-là. Alors je suis au bord de chacun de ces bords...

Je craignais, à trop analyser, disséquer cette position, de l'avoir épuisée, et depuis quelque temps je m'aperçois que je recherche chez d'autres, toujours plus loin, non pas de l'exotisme, mais chaque fois davantage d'exil, comme si cela pouvait se quantifier... Je me mets à fliquer mon exil, celui des autres, à me parasiter et les autres en même temps. J'ai tellement peur que l'inspiration, je veux dire une certaine émotion qui m'est nécessaire pour écrire, me quitte avec l'exil que je me raccroche au moindre signe.

Leïla

Nancy Huston et Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes, Histoires d'exil*, © Éditions Barrault, 1986.



J.R., construction d'un imposant portrait de Kikito, un jeune garçon d'un an vivant à Tecate, au Mexique, à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, 2017, San Diego, Californie.

Je découvre le texte

1. Comment Leïla Sebbar définit-elle sa situation ? Relevez le lexique qui permet de l'expliquer. Pourquoi tient-elle à cette définition ?
2. Selon vous, comment traduit-elle son obsession (► l. 26 à 32) ? Étudiez les éléments suivants : lexique, adverbe et locution adverbiale, etc.